



DEXTER MASON FERRY.

M. Dexter Mason Ferry, un négociant et banquier très connu, est un des candidats républicains aux fonctions de gouverneur de l'Etat du Michigan.

**TEMPERATURE**

De 23 février 1900.

Thermomètre de H. & L. CLAUDON, Opticiens.	
No 148 rue du Canal, N. O. entre Croisades et Baronne.	
Fahrenheit	Centigrade
à 6 h. du matin.....46	8
Midi.....66	19
à 3 P. M.....70	21
à 6 P. M.....68	20

**Bureau météorologique.**

Washington, 23 février — Indications pour la Louisiane — Temps-beau et décidément plus froid samedi précédé de pluie sur la côte; cold wave dans l'intérieur; gelées samedi soir; temps beau et froid dimanche; vents du sud-est tournant au nord-ouest.

**L'ABELLE DE DEMAIN.**

**SOMMAIRE.**

Arrière (suite inédite). Bonheur Manqué. Lectures de jeunes filles. Grands Séjours en Angleterre. Pour faire un civet. Les idées sociales de Ruskin. La statue de Tolstoï. Le Piv. Casette. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiflon. L'Actualité, etc., etc.

**Le Rév. Père Béchet**

Nous avons reçu, hier soir une visite bien intéressante, celle du Rév. Père Béchet, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, autrement dit Dominicains. C'est par conséquent un disciple du saint et glorieux Père Lacordaire qui a rappelé à la vie un ordre religieux que l'on considérait comme tombé et lui rendre une vitalité, une jeunesse qui ont étonné tout le monde religieux et profane.

Il faut avoir entendu le grand Lacordaire, "le monstre", comme disait Erchène, en parlant de Demosthène, son rival, pour se faire une idée de la puissance de la parole humaine, quand, illuminée par la foi et réchauffée par le dévouement à une grande cause, elle s'adresse aux masses pour les entraîner vers le bien. On assiste rarement en ce bas

monde à de pareils spectacles. Le Rév. Béchet nous paraît enflammé du même zèle et éclairé par le même esprit. C'est un homme fort intelligent, à la conversation très intéressante et très nourrie. Il va, sans aucun doute, attirer la foule dans notre Cathédrale, pendant la station du carême. Il fera sa première conférence, dimanche prochain, 4 mars. Nous lui souhaitons cordialement la bienvenue, au nom de la population intelligente et Catholique de la Nouvelle-Orléans.

**UN ALLEMAND**

— CHEZ —

**VICTOR HUGO.**

Il est rare qu'un critique allemand étudie l'œuvre de Victor Hugo; il est plus rare encore qu'il s'occupe de la personnalité du poète. Un essayiste assez connu, M. Robert Waldmüller (Duboc), vient de faire exception à cette abstention étrange. Le public dans la revue berlinoise "L'Echo littéraire" quelques souvenirs personnels sur le solitaire de Guernsey. En 1867, M. Duboc voyagea en France et en Angleterre. Ce fut peut-être un obscur mouvement d'atavisme français qui le poussa à rendre visite, en passant la Manche, au plus grand des poètes français vivants. Il débarqua donc à Guernsey et se fit indiquer Hauteville house. Dès le jardin, il eut de Victor Hugo une première vision à laquelle, certes, il ne s'attendait guère. Hugo, à ce qu'il raconte, était sur le toit plat de sa maison, "c'est de sa seule dignité" et se livrait à des mouvements gymnastiques après avoir pris une douce sieste.

Le visiteur se fit annoncer dans les formes et fut reçu avec une grande affabilité. La conversation s'engagea et tomba, comme il était naturel entre Français et Allemand et à cette époque, sur les rapports des peuples entre eux. M. Waldmüller-Duboc demanda à Victor Hugo s'il était jamais allé en Allemagne. «Non, seulement dans le pays vieux-gaulois du Rhin, que je considère comme Français, bien que, ajouta-t-il, pour moi il n'y ait pas de frontières.»

Et là-dessus Victor Hugo émit justement la même pensée que Nietzsche devait développer plus tard: "Un jour viendra où l'Europe ne connaîtra que des Européens, et non plus des Français des Allemands, des Russes. Est-ce que les Allemands ont une queue?"

Je ne vois pas de différence. Waldmüller reproduit cette boutade en français. Alors le pélemé des langues prendra fin: une seule suffira.

— Laquelle?

— Trois seulement peuvent entrer en ligne de compte: l'italien, l'allemand, le français. L'allemand avec les consonnes est trop dur pour le méridional; l'italien paraîtrait aux Allemands avoir trop de mollesse; reste le français, la langue où se fondent l'énergie et la douceur.

Et Hugo continua, poursuivant son idée:

— Si Byron n'avait parlé qu'anglais il n'aurait rencontré partout que des gens qui ne l'auraient pas compris; car, en dehors des Anglais, qui connaissent cette langue absurde?

— Mais quand l'Europe s'aviserait-elle que tout le monde doit apprendre le français?

— Qui sait? Peut-être dès le lendemain de la chute de M. Bonaparte. Alors, en un clin d'œil nous aurons la République.

— Et puis?

— Les républicains français tendront la main aux Allemands. Ceux-ci chassent leurs nombreux princes, leur roi Guillaume au casque pointu, leur M. Bismarck; les couronnes seront supprimées, chacun s'arrangera sa religion; on aura un prêtre comme on aura un médecin...

Trois ans après, en effet, la République était proclamée. Victor Hugo quittait sa Pathmos, après avoir écrit sa célèbre et éloquente "Lettre aux Allemands", où, il leur offrait la main tendue...

Et les Allemands entrèrent, comme en tête, sabre au poing à Strasbourg, à Metz, à Paris... — "Th. L."

rét unique pour l'histoire du costume. D'autres rassemblent des pipes, comme le duc de Richelieu; des bassinoires, comme le duc de Morny et Nestor Roqueplan; d'autres encore, des tabatières, comme Frédéric le Grand. Il ne faut dédaigner aucune de ces maudits. Certaines bassinoires du temps de Louis XIV sont des merveilles de chaudronnerie qui ont leur place marquée dans les musées aussi bien que les produits d'un art plus noble. Et il y a des tabatières où l'on trouve de la psychologie et même de l'histoire. Celle de Talleyrand était à double fond; l'un était destiné à autrui, l'autre réservé au prince. Après avoir offert à son hôte une prise, l'aristocrate personnage retournait la boîte d'un mouvement adroit, et prenait, à son tour, du tabac que n'avait pas souillé un contact étranger. Tout Talleyrand n'est-il pas là?

**Du froid en perspective.**

Nous recevons de Washington un télégramme nous annonçant un abaissement considérable de température dans les prochaines vingt-quatre heures: 20 degrés. Voici ce télégramme: Washington, 23 février: Gelée blanche probable en Louisiane samedi soir. Vague froide dans l'ouest et le centre de l'Arkansas et dans le Texas.

**COMUS.**

Comus nous a communiqué officiellement hier, l'itinéraire de sa procession qui aura lieu, on le sait, le soir du Mardi Gras: De Caliope et Freret à St. Charles, par la rue Caliope; St. Charles, côté des bois, à l'avenue Washington; St. Charles, côté du fleuve, au Square Lee; St. Charles, sur la voie ferrée, à droite, à Canal; Canal, côté supérieur, à Remparts; Canal, côté inférieur, à Décarat; Canal, côté supérieur, à Bourbon; Bourbon à l'Opéra.

**La procession de ce jour.**

La procession des Fabricants et des Marchands de notre ville parcourra nos principaux quartiers ce matin. A dix heures elle se formera sur l'avenue St. Charles, aux environs de l'avenue de la Louisiane, et passera dans les rues suivantes: St. Charles, Canal, Remparts jusqu'à St. Louis, Canal jusqu'à N. Peters, Camp jusqu'à Jackson.

**AMUSEMENTS.**

**THEATRE TULANE.**

"M. Smooth" attire toujours le public amateur au Tulane. M. Willie Collier, interprète d'une étonnante façon cette pièce dont il est l'auteur du reste, et où il a concentré toutes les situations qui conviennent à sa nature artistique. La pièce, jouée comme elle l'est par la troupe dont il a su s'entourer, a tellement plu au public, qu'on lui a demandé de rester un jour de plus à la Nouvelle-Orléans. M. Collier et la troupe joueront donc encore, demain soir, M. Smooth.

Lundi soir, seulement, lère de "The Christian" avec Miss Allen, dans le principal rôle.

**Reglez vos intentions au moyen des Cartes.**

Le Candy Cigarette guérit pour toujours de la toux, du rhume, de la grippe, de la fièvre, les pharyngites, vous remboursez votre argent.

**GRAND OPERA HOUSE.**

Pas de représentation hier, à cause du Bal de la société des "Falsafians" qui s'y donnait; mais il y a aujourd'hui, en matinée et le soir, les deux dernières représentations de "Camille". — "La Dame au Camélia".

Dimanche soir, "Michel Strogoff", une bonne fortune pour une direction comme celle du Grand Opera House.

**CRESCENT THEATRE.**

Au Théâtre Crescent, grand événement, dimanche soir, "The Musketeers" — "Les Mousquetaires". — "Une pièce qui est sûre d'avance d'un grand succès. Nous n'en connaissons pas qui aient jamais joui d'une pareille popularité. Il y aura foule, demain soir, au Crescent.

Jedi, en matinée, "Monte Christo".

**THEATRE DE L'OPERA.**

Foule, hier soir, à l'Opéra Français; salle comble et enthousiaste. On y a applaudi à outrance Mme Madier de Montjan qui semble être la femme du rôle.

Aujourd'hui, en matinée, à la demande générale, Carmen, avec Mme Clément et M. Bonnard.

Ce soir, bénéfice de M. Charley, qui a tant fait pour rendre au théâtre de la rue Bourbon sa jeunesse et sa prospérité d'autrefois.

Demain dimanche, en matinée, "La Reine de Saba" avec Mlle Paçary.

Le soir, "Miss Helyett", avec Mme Madier de Montjan.

Nous avons reçu de M. Charley une circulaire qui nous annonce pour jeudi prochain la première de "Lobengrin", l'opéra le plus populaire de Wagner. Cette première a été retardée par les bals qui ont envahi la salle de l'Opéra et rendu impossibles les dernières répétitions de l'œuvre.

Il y aura foule, assurément. Presque toutes les loges sont déjà retenues.

**Les Récitals Kruger.**

Grâce à la popularité que nous avons acquise à notre Carnaval, nous voyons affluer, parmi nous, les virtuoses des deux mondes. Hier, nous annonçons l'arrivée prochaine de Paderewski. Voici venir aujourd'hui, un autre pianiste d'un énorme talent, qui prend rang parmi les plus grandes célébrités de notre époque, le pianiste Kruger. Il nous a donné, hier, à la Salle des Y. M. C. Assn., un délicieux récital. Si jamais artiste a mérité le nom de virtuose, c'est bien celui-ci. Le piano pour lui n'a plus de secret, et il a passé toute sa vie d'artiste dans le commerce des grands maîtres—Schumann, Chopin, Liszt, Schubert, Rubinstein, etc. Mais nous lui devons le plaisir d'avoir entendu, hier, une délicieuse composition de Leachety, un pianiste, un compositeur de premier ordre, dont il est l'éleve, et dont il se plaît à exécuter, à populariser les œuvres.

La romance "Consolation" une des meilleures inspirations de ce maître, a produit le plus brillant effet sur le public qui remplissait la salle des Y. M. C. A.

Inutile de vanter les exécutions de M. Kruger. Quel pianiste, par le temps qui court, n'est pas capable d'enlever toutes les difficultés d'exécution avec aisance et facilité? C'est à l'heure qu'il est, l'a. b. c. de métier. C'est surtout le sentiment artistique qui domine chez le virtuose que nous venons d'entendre. Rien d'intéressant comme l'exécution par M. Kruger, d'une mélodie de Chopin, à côté d'une longue inspiration de Beethoven ou de Liszt.

Nous espérons que ce n'est pas la dernière fois qu'il nous sera donné d'applaudir M. Kruger. Il habite maintenant Cincinnati, et de cette ville à la Nouvelle-Orléans, il n'y a qu'un pas.

**Paderewski.**

C'est demain, à 2 heures 30, que se fait entendre, au Théâtre Crescent, le premier, incontestablement, des pianistes de notre époque. Ce ne sont pas les virtuoses du piano qui manquent; il y en a à foison; mais aucun n'a, comme Paderewski, le don d'interpréter les chefs-d'œuvre des grands maîtres et de remuer ses auditeurs.

Le secret des succès de ce véritable roi des pianistes vient non seulement de la perfection et de la clarté de ses exécutions, mais aussi de sa puissance de conception et d'interprétation des œuvres des grands compositeurs tels que Beethoven, par exemple, ou Chopin, ses deux auteurs favoris.

Les deux récitals qu'il nous promettront sensation et attireront tout notre monde d'amateurs, de dilettante, comme disent les Italiens. Paderewski ne se borne pas à étonner son public, il le charme, — la plus grande gloire à laquelle puisse aspirer un pianiste.

**MOTS POUR RIRE**

Chez le brocanteur: —J'ai un flambeau pareil à celui que vous avez là à votre étalage; je désire m'en défaire; combien m'en donnez-vous? —Peuh!... trente sous. —Eh bien! en voilà quarante et j'emporte le vôtre. —Jamais de la vie!

Un jeune auteur apporte une pièce à un directeur qui a l'habitude de monter des machines à grand spectacle. —Un instant, lui dit ce dernier, avant de jeter les yeux sur votre manuscrit, dites-moi si votre pièce renferme un clou. —Je vous crois, et un fameux, allez! —Comment ça? —Le troisième acte se passe au Mont-de-Piété.

**DE PECHES**

**TELEGRAPHIQUES**

**Séance de Cabinet à Washington.**

Washington, 23 février.—A la séance de cabinet tenue aujourd'hui à certain temps a été consacré à la discussion du personnel de la nouvelle commission des Philippines. Il a été annoncé que le président McKinley avait télégraphié au général Luke E. Wright de Memphis, et à M. Henry C. Ide du Vermont pour les prier de venir à Washington, conférer avec lui.

Il paraît indubitable qu'on leur demandera d'accepter la nomination dans la commission.

Le cabinet a discuté aussi la situation dans l'île de Puerto-Rico, spécialement la distribution d'aliments aux gens dans la détresse.

La question de remplacer les aliments par de l'argent dans certains cas a été également discutée.

Les instructions aux membres de la commission des Philippines ont été discutées assez longuement.

Les secrétaires Gage et Wilson n'assistèrent pas à la séance.

**A la Réunion des Filles de la Révolution Américaine.**

Washington, 23 février.—Mlle Susan B. Anthony et Mme Carrie Chapman Catt, présidente de l'Association nationale du suffrage des Femmes, ont assisté ce matin à la séance des Filles de la Révolution

Américaine. Toutes deux ont parlé pour la cause des organisations de Femmes et ont loué l'organisation des Filles de la Révolution. Dans une lettre dont il a été donné lecture Mme Dewey annonce qu'elle recevra, au nom de l'amiral, les Filles de la Révolution à la résidence de Mme John H. McLean. L'invitation a été acceptée.

Mme Manning présidente générale et présidente de la commission du Continental Hall, a présenté un rapport. Le montant total en caisse est de \$59,745.

Les membres du Congrès sont priés de contribuer au fonds. Après la lecture du rapport des souscriptions variées de \$1 à \$1,000 ont été reçues.

**Tragédie dans l'Alabama.**

Atlanta, Georgie, 23 février.—Dépêche spéciale de Birmingham au "Journal": On reçoit de Horne Creek la nouvelle d'une tragédie dans laquelle deux hommes ont été tués et un troisième gravement blessé. Cette tragédie est le résultat d'une dispute à propos de terres. Walter Stevens avait intenté un procès à son neveu, Sylvester Hinson, pour recouvrer des loyers. L'affaire avait été soumise au juge Phillip, et les débats avaient été renvoyés. Mais le groupe avait à peine quitté la salle d'audience que Hinson et Stevens se prenaient de querelle. Les autres s'en mêlèrent et un balai s'éleva. Pistolets et couteaux furent mis de la partie. Jack Boyd, un pressant, reçut une balle dans le cœur; Hinson fut tué d'une balle au côté gauche de la poitrine et Stevens reçut des blessures aux deux jambes.

**La question de l'invasion du Costa-Rica par des révolutionnaires du Nicaragua.**

Washington, 23 février.—Senor Don Luis F. Correa, ministre du Nicaragua à Washington, a dit aujourd'hui au sujet d'une prétendue invasion du Costa-Rica par des révolutionnaires du Nicaragua, qu'en l'absence de toute information officielle à cet égard il n'accorderait aucune créance au rapport annonçant la probabilité de troubles, qui prendraient les proportions d'une rupture sérieuse entre les deux pays.

Senor Correa considère la prétendue invasion comme un mouvement d'une bande révolutionnaire d'exilés politiques ayant franchi la frontière. Il ajoute qu'aucune des deux nations ne pourrait être tenue responsable des actes d'une bande d'exilés politiques réunis dans un but révolutionnaire.

**Commentaires sur la Révolution.**

Les Filles de la Révolution ont organisé un grand banquet à l'hôtel de la ville, sous la présidence de M. W. C. C. Le banquet a été très réussi.

**Athénée Louisianais.**

CONCOURS DE 1899. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Charles Guarré et ses œuvres. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1900 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier échoir réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages. Chaque manuscrit sera remis

**Feuilleton**

— DE —

**L'Abelle de la N. O.**

**LE LYS D'OR**

PAR LOUIS LETANG.

TROISIÈME PARTIE.

MARIE-MADELEINE.

VII

RÉSIGNÉE ET BIENFAISANTE.

(Suite.)

—Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur de Luckner, dit Charlot-Garguille qui venait

d'entrer. De grands bonheurs vous sont réservés.

—Se peut-il, mon Dieu!... Ma fille!...

—Prenez des forces, et la main charitable qui déjà vous a enlevé votre mal vous conduira près de celle que vous avez tant appelée petite sept ans, près de votre petite Elisabeth, aujourd'hui une grande jeune fille, parée de toutes les séductions...

Allons, ne défaites pas, mon amiral. La dose de joie que je vous verse d'un seul coup peut-être trop forte, mais le temps vous presse et nous ne pouvons nous attarder aux explications et aux transitions...

D'ailleurs une promesse comble celle que je vous apporte est faite pour rassurer un mort... Et avec émotion, en serrant les mains du baron: — Ressuscitez vite, monsieur de Luckner.

Ejerdn, celui-ci ne savait comment exprimer les sentiments qui se heurtaient dans son cerveau à peine dégagé des ténèbres.

Garguille l'en dispensa en disant: —Chut! On vient!... Gardons ce-ci pour nous.

C'était dame Annette. Elle fut ébahie de voir le paralytique debout et s'asseyant à la marche.

—Ben! c'est madame qui sera estomaquée quand elle va voir

Et tout bas, en clignant de l'œil à Latrude: —Ce sera drôle, la première entrevue, s'il ne battait pas tout à fait la campagne, l'autre jour quand il en a tant dit!...

—Ce sera très drôle, répondit Latrude avec un grand sérieux. Il faudra nous arranger pour assister à cette scène-là!...

Deux jours après, le baron de Luckner, raide et droit sur ses jambes, transfigurés par l'ardent espoir qui l'animait, rajoué par les soins de toilette qu'il avait réclamés lui-même, ayant été soigné par un homme très savant de sa personne et portant beau, — il avait fait conper ses cheveux et sa barbe et ne conservait que sa longue moustache rousse, — le baron de Luckner, diable-nous, descendait l'escalier de son appartement au bras du fidèle Latrude.

C'était une évasion, dame Annette n'ayant pas été avertie.

Le jeune homme, d'ailleurs, se chargeait de calmer ses crupules et d'obtenir son silence, une fois la chose faite.

Malgré sa volonté tendue comme une barre d'acier, le baron n'était pas sûr de ses mouvements, et il fut tombé dix fois sans la force et l'adresse de son soutien.

Il gagna ainsi guidé et presque porté, le pavé de la cour et parvint jusqu'à la voiture qui stationnait devant la porte de la maison et dans laquelle se trou-

vait déjà notre ami Charlot-Garguille.

Latrude aida le baron à monter et l'aïda à s'installer sur les coussins du landau.

—Dois-je vous accompagner?... demanda-t-il à Charlot.

—Inutile, je crois.

—Alors, je m'en retourne faire prendre patience à dame Annette.

—Tâchez qu'elle ne télégraphie pas tout de suite à sa maîtresse.

—Je m'en charge.

—Bien, merci.

Et l'attelage, composé de deux forts chevaux, partit à bonne allure.

—Vous me conduisez près de la personne qui sait où ma fille se trouve? demanda M. de Luckner.

—Ainsi que je vous l'ai promis. Oui, monsieur.

—Je n'ose croire à tant de bonheur. C'est un rêve équivaut et fragile, peut-être?

—Non. C'est une réalité bien-faisante. Le rêve maudit est dans le passé. Vous vous êtes affranchi et vous vous échappez.

— Vos paroles me rendent la vie et je lis dans vos yeux la plénitude que vous éprouvez pour mon infortune. Comment ai-je pu, misérable et abandonné, obtenir votre aide et votre sympathie?

—Mon Dieu! monsieur, je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis, et je vous avouerai que si nous nous sommes int-

ressés à vous, c'est que nous avons vraisemblablement la même haine.

Le frère de votre femme est un gredin à qui je ne pardonne pas certain coup de couteau et que j'ai juré de réduire et de vaincre.

M. de Luckner mit la main sur le bras de Garguille.

Ses yeux flambaient au fond des orbites creusées et un tremblement l'avait saisi.

—Ce misérable m'appartient avant vous, dit-il. Je veux le tuer de ma main.

—C'est une grosse satisfaction, j'en conviens. Mais il n'est pas permis de se faire justice soi-même.

—Si!... accentua énergiquement M. de Luckner. Les monstres sont en dehors des lois humaines.

Et il s'enferma quelque temps dans une sombre colère.

La voiture avait traversé Paris et roulait maintenant vers le bois de Châtillon.

—La personne qui veut bien me recevoir, demanda M. de Luckner, est-elle aussi une ennemie du frère de ma femme?... —Non, répondit Charlot-Garguille, c'est une sainte, affranchie par la douleur de nos misères humaines. Elle fait le bien pour le bien.

—Je remercie Dieu, murmura le baron, de m'avoir placé sur sa route!

Il était manifeste que ce voyage de deux heures, en pleine

campagne, avait amélioré son état de santé! Il respirait à pleins pmons, et le sang se remettait à couler sous la peau desséchée et terne qui se rosait par place.

Et puis l'espérance est un si bon médecin!

Mlle de Bude, avertie de l'arrivée de M. de Luckner, avait fait préparer à son usage deux pièces d'angle bien à l'ombre des grands arbres.

Elle vint au devant des arrivants et voulait aider M. de Luckner à gravir les degrés du perron.

—Vous êtes un ange du ciel!... balbutiait le baron, profondément ému de l'accueil qu'il recevait et frappé d'admiration devant la beauté et la jeunesse de sa bienfaitrice.

Une fois installé dans le fauteuil préparé pour lui au bord de la fenêtre, qu'une brise fraîche caressait, il remit un instant la main de Mlle de Bude et d'un mouvement qui révélait le grand seigneur, il effleura d'un baiser respectueux.

Trop faible et trop bouleversé pour exprimer sa pensée en une phrase complète, il murmura: —La Madone... la Reine de mon pays... et vous mademoiselle!...

Clairé répondit par un doux sourire à cet hommage plein d'éloquence.

—Je suis bien heureuse que vous me mettiez aussi haut dans

vos yeux, monsieur, dit elle, et je m'efforcerais de le mériter. Jusqu'à présent, j'ai pu faire pour cela...

Cependant, c'est grâce à vous si je marche et si je pense. Ces messieurs m'ont dit...

—Ce service pouvait vous être rendu par le premier médecin admis à pénétrer près de vos fils. L'idée appartient à M. Garguille, qui est venu me chercher...

Charlot protesta de toutes ses forces qu'il n'avait eu qu'un rôle tout à fait secondaire et que le bon génie, l'âme bienfaisante, c'était Mlle de Bude.

—Ne parlons pas, interrompit elle, de ce qui est fait, mais de ce qui reste à faire.

—Oh! oui, implora M. de Luckner, ma fille!...

—Eh bien! je vous dirai que tout récemment j'ai eu occasion de donner mes soins à une jeune fille de dix-sept ans environ... —Ma fille aurait dix-sept ans.

—C'était une enfant admirablement belle, désignée dans toute la contrée sous ce nom poétique: "Le Lys d'or". Cette enfant avait été trouvée au bas d'un viaduc de chemin de fer par un garde, il y a sept ans, au mois de mars...

—Il y a sept ans, au mois de mars, dit M. de Luckner, que des misérables se sont vantés d'avoir assassiné mon enfant!...

—La petite fille avait été sans doute jetée du haut du viaduc.